

Le dragon

Le vent de la nuit faisait frémir l'herbe rase de la lande ; rien d'autre ne bougeait. Depuis des siècles, aucun oiseau n'avait rayé de son vol la voûte immense et sombre du ciel. [...] La nuit régnait en maîtresse sur les pensées des deux hommes accroupis
5 auprès de leur feu solitaire. L'obscurité, lourde de menaces, s'insinuait dans leurs veines et accélérât leur pouls.

Les flammes dansaient sur leurs visages farouches¹, faisant jaillir au fond de leurs prunelles² sombres des éclairs orangés. Immobiles, effrayés, ils écoutaient leur respiration contenue,
10 mutuellement fascinés par le battement nerveux de leurs paupières. À la fin, l'un d'eux attisa³ le feu avec son épée.

— Arrête ! Idiot, tu vas révéler notre présence !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Le dragon la sentira de toute façon à des kilomètres à la ronde. Grands dieux ! Quel froid ! Si
15 seulement j'étais resté au château !

— Ce n'est pas le sommeil : c'est le froid de la mort. N'oublie pas que nous sommes là pour...

— Mais pourquoi nous ? Le dragon n'a jamais mis le pied dans notre ville !

20 — Tu sais bien qu'il dévore les voyageurs solitaires se rendant de notre ville à la ville voisine...

— Qu'il les dévore en paix ! Et nous, retournons d'où nous venons !

— Tais-toi ! Écoute...

25 Les deux hommes frissonnèrent. [...] Le second cavalier se mit à se lamenter.

— Oh ! Quel pays de cauchemar ! Tout peut arriver ici ! Les choses les plus horribles... Cette nuit ne finira-t-elle donc jamais ? Et ce dragon ! On dit que ses yeux sont deux braises ardentes, son
30 souffle, une fumée blanche et que, tel un trait de feu, il fonce à travers la campagne, dans un fracas de tonnerre, un ouragan d'étincelles, enflammant l'herbe des champs. À sa vue, pris de panique, les moutons s'enfuient et périssent piétinés, les femmes accouchent de monstres. Les murs des donjons s'écroulent à son
35 passage. Au lever du jour, on découvre ses malheureuses victimes éparses sur les collines. Combien de chevaliers, je te le demande, sont partis combattre ce monstre et ne sont jamais revenus ? Comme nous, d'ailleurs...

— Assez ! Tais-toi !

40 — Je ne le redirai jamais assez ! Perdu dans cette nuit, je suis même incapable de dire en quelle année nous sommes !

— Neuf cents ans se sont écoulés depuis la Nativité⁴...

— Ce n'est pas vrai, murmura le second chevalier en fermant les yeux. Sur cette terre ingrate, le Temps n'existe pas. Nous
45 sommes déjà dans l'éternité. [...] Nous sommes tout seuls dans le pays du dragon. Que Dieu nous protège !

— Si tu as si peur que ça, mets ton armure !

— À quoi me servirait-elle ? Le dragon surgit d'on ne sait où. Nous ignorons où se trouve son repaire. Il disparaît comme il est
50 venu. Nous ne pouvons deviner où il se rend. Eh bien, soit ! Revê-

tons nos armures. Au moins nous mourrons dans nos vêtements de parade.

Le second chevalier n'avait pas fini d'endosser⁵ son pourpoint⁶ d'argent qu'il s'interrompit et détourna la tête. [...]

55 — Là ! chuchota le premier cavalier. Regarde ! Oh ! Mon Dieu !

À plusieurs lieues de là, se précipitant vers eux dans un rugissement grandiose et monotone : le dragon. Sans dire un mot, les deux chevaliers ajustèrent leurs armures et enfourchèrent leurs montures.

60 Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, sa monstrueuse exubérance⁷ déchirait en lambeaux le manteau de la nuit. Son œil jaune et fixe, dont l'éclat s'accroissait quand il accélérât son allure pour grimper une pente, faisait surgir brusquement une colline de l'ombre puis disparaissait au fond de quelque vallée. La
65 masse sombre de son corps, tantôt distincte, tantôt cachée derrière quelque repli, épousait tous les accidents de terrain.

— Dépêchons-nous !

Ils éperonnèrent leurs chevaux et s'élancèrent en direction d'un vallon voisin.

70 — Il va passer par là !

De leur poing ganté de fer, ils saisirent leurs lances et rabattirent les visières sur les yeux de leurs chevaux. [...] À cet instant, le dragon contourna la colline. Dans un horrible gémissement, à une vitesse effrayante, il fondit sur eux.

75 — Seigneur ! ayez pitié de nous !

La lance frappa un peu au-dessus de l'œil jaune et fixe. Elle rebondit et l'homme vola dans les airs. Le dragon chargea, désarçonna le cavalier, le projeta à terre, lui passa sur le corps, l'écrabouilla. Quant au second cheval et à son cavalier, le choc fut
80 d'une violence telle, qu'ils rebondirent à trente mètres de là et allèrent s'écraser contre un rocher. Dans un hurlement aigu, des gerbes d'étincelles roses, jaunes et orange, un aveuglant panache de fumée blanche, le dragon était passé...

— Tu as vu ? cria une voix. Je te l'avais dit !

85 — Ça alors ! Un chevalier en armure ! Nom de tous les tonnerres ! Mais c'est que nous l'avons touché !

— Tu t'arrêtes ?

— Un jour, je me suis arrêté et je n'ai rien vu. Je n'aime pas stopper dans cette lande. J'ai les foies⁸.

90 — Pourtant nous avons touché quelque chose...

— Mon vieux, j'ai appuyé à fond sur le sifflet. Pour un empire, le gars n'aurait pas reculé...

La vapeur, qui s'échappait par petits jets, coupait le brouillard en deux.

95 — Faut arriver à l'heure. Fred ! Du charbon !

Un second coup de sifflet ébranla le ciel vide. Le train de nuit, dans un grondement sourd, s'enfonça dans une gorge, gravit une montée et disparut bientôt en direction du nord. Il laissait derrière lui une fumée si épaisse qu'elle stagnait dans l'air froid des
100 minutes après qu'il fut passé et eut disparu à tout jamais.

Ray Bradbury, *Un remède à la mélancolie*, © Éd. Denoël.

1. *farouches* : sauvages, rudes.
2. *prunelle* : pupille de l'œil.
3. *attisa* : ranima la flamme.
4. *Nativité* : naissance du Christ (point de départ du calendrier chrétien).
5. *endosser* : mettre sur son dos.
6. *pourpoint* : vêtement qui couvre le torse.
7. *exubérance* : vitalité extraordinaire.
8. *J'ai les foies* : J'ai peur (expression familière).